

Le motif de la révolte dans le texte de *L'Abbé Jules* d'Octave Mirbeau

Avec *L'Abbé Jules*, publié chez Charpentier en 1888 après une prépublication en feuilleton dans le *Gil Blas* en 1887, « Mirbeau aimerait faire sentir, au-delà des apparences, des gestes, des propos, des comportements d'un personnage saisi de l'extérieur, son âme profonde, les balbutiements de sa personnalité, occultée par les règles sociales ou dévoyée par suite des refoulements sexuels liés à l'imprégnation religieuse. » (Michel, 2003, p. 9). Dans ce roman, l'artiste écrivain « a non seulement choisi un héros en perpétuelle rébellion et bien propice à scandaliser les bien-pensants, mais il ne recule pas devant nombre de scènes délibérément choquantes qui nous obligent à considérer les choses sous un jour nouveau et où le grotesque est l'envers du tragique. » (Michel, 2003, p. 14). Rappelons que la richesse sans cesse croissante de la bibliographie mirbellienne est un fait incontestable et que les ouvrages consacrés à *L'Abbé Jules*, roman et personnage éponyme, tournent autour de plusieurs axes qu'il serait impossible de citer dans leur intégralité : rapports biographiques du roman ou anarchisme de son héros principal, style poétique, descriptions impressionnistes, caractères enclins à des réactions invraisemblablement extrêmes, transgressions des normes romanesques, sociales, religieuses et morales, neurasthénie, sans oublier le motif de la révolte. Tous ces fils reliés les uns aux autres dans une certaine mesure peuvent être ramenés aux recherches menées par Pierre Michel qui a fait école.

Le texte de *L'Abbé Jules* est ainsi parcouru par le motif de la révolte qui apparaît à plusieurs niveaux dans le roman : comportements, idées et phantasmes du personnage principal. L'abbé Jules est une figure dont la personnalité est marquée par des contradictions, lesquelles sont mises en valeur via d'autres personnages présents

■ Agnès Élthes – maître de conférences en langue et littérature françaises, Institut des Langues Étrangères de l'Université des Sciences Economiques et Techniques (USTEB, Budapest). Adresse de correspondance : Budapest, Etele út 62/A-1115, Hongrie ; e-mail : elthesa@gmail.com

ORCID iD : <https://orcid.org/0009-0009-6300-8417>

dans le récit. Pour bien comprendre l'enjeu du motif qui nous intéresse, il est important, dans un premier temps, d'observer la présence lexicale du mot *révolte* dans le roman, mot qui doit être replacé dans son contexte narratif (situation dramatique, etc.). Cette étude proposera à la réflexion les reprises de ce mot-clef révélateur, en suivant la linéarité du texte et en faisant valoir que l'écriture de Mirbeau aboutit à une harmonie entre les retours de l'emploi du lexème dans ses différentes variantes et l'éclairage des traits caractéristiques de tel ou tel personnage au niveau macroscopique (l'ensemble du roman) ainsi que microscopique (focalisation sur certaines séquences du récit). Naturellement, outre ce lexème, il est aussi pertinent de parcourir *L'Abbé Jules* en considérant le choix de Mirbeau d'insérer des éléments de *révolte* chevillés à la réalité historique, religieuse, culturelle et littéraire : les mots Révolution et révolutionnaire, la mention de la Marseillaise ou de noms historiques tels que Marat, Berryer ou celle des bombes d'Orsini, le nom de Verger répété à cinq reprises, la référence à George Sand mentionnée quatre fois. L'émergence de ces éléments, qui s'imbriquent dans le tissu romanesque sous la forme de personnalités ou d'allusions à des événements historiques, capte l'attention du lecteur par des effets de surprise que provoque leur unicité. Ils servent – on peut en émettre l'hypothèse – d'*ornementation* pour affiner ou affirmer la caractérisation d'un personnage ou pour nuancer une situation dramatique. Puisque ces personnalités ou événements réels ayant trait à une attitude révoltée restent à l'arrière-plan, ou plutôt en marge de l'intrigue du roman, sans promouvoir activement l'action, c'est la notion d'*ornementation* qui semble être la plus pertinente pour exprimer leur fonction dans le récit. En prenant appui sur des passages du texte, il est de ce point de vue stimulant de lire ou relire *L'Abbé Jules* sous l'angle du personnage entré en révolte. Les exemples ne manquent d'ailleurs pas pour le lecteur. On songe bien entendu à Jules écolier, séminariste, prêtre célébrant sa première messe scandaleuse, secrétaire à l'évêché ou instigateur du mandement de Carême. On pense également à la révolte charnelle des sens déchaînés que Jules essaie de refouler, mais qui éclate brusquement. Prenons par exemple l'épisode de la scène violente avec Mathurine dans la forêt, scène qui se poursuit ensuite à plusieurs niveaux dans le récit tels que les phantasmes devant le Crucifix, les leçons sur la Nature données à Albert, ou encore le désir platonicien insatiable pour Madame Servière, qui amène l'abbé Jules à faire lire à haute voix, par le petit Albert, des extraits d'*Indiana* de George Sand.

Outre l'abbé Jules, il y a aussi d'autres personnages, – caricaturaux, soulignons-le – qui manifestent des signes de révolte dans leur comportement : révolte contre la démolition de l'abbaye de Réno par le père Pamphile ; révolte sournoise de Madame Robin, mère de Georges, chétif et infirme, contre sa maternité, dans ses actes violents commis à l'encontre d'Albert ; révolte émotionnelle d'Albert contre ses parents qui se traduit, dans l'intrigue romanesque, par un profond attachement à son oncle. En effet, tandis que la révolte de l'âme enfantine contre les interdits parentaux se révèle, dans le cas d'Albert, non seulement au niveau des idées intérieurement formulées mais aussi sous la forme d'une désobéissance indirecte, la révolte de Georges ne se

produit que dans son profond désir de s'évader de sa situation, non pas pour être esclave de sa mère ou à cause de son handicap qui l'empêche de jouer comme les autres enfants, mais pour avoir découvert la vie sexuelle de ses parents qui le dégoûte et qu'il considère comme une *saleté*. C'est ce qui lui sert d'effet déclencheur pour trouver un pays où les enfants n'ont pas de parents. Entre tous les types de présence de la révolte brièvement parcourus ci-dessus, la présente étude se focalise sur les répétitions explicitement perçues du mot révolte tout au long du roman et ce, en suivant une logique de raisonnement donnant la priorité à l'ordre chronologique d'apparition. Cette démarche se veut avant tout pragmatique pour montrer, par l'intermédiaire de citations empruntées au texte et commentées, les modalités de révélation du motif de la révolte, surtout dans ses dimensions de fictionnalisation, quelquefois avec une référence aux figures de style qui mettent au jour ledit motif.

1. Reprises lexicales du lexème *révolte*

Les reprises lexicales du lexème, éparses dans le texte du roman, peuvent subir des changements morphologiques, ou encore des modulations de sens en fonction de la situation dans laquelle elles surgissent. La révolte est envisagée comme un objet de langage, particulièrement remarquable au regard des répétitions lexicales du mot dans le roman, lequel trouve sa place dans une écriture romanesque où le personnage ne se réduit pas à être une sorte de porteur de révolte car, d'après Pierre Michel, « [...] le romancier se garde bien de faire de son personnage le simple porte-parole de thèses pré-établies : ce serait à coup sûr mortifère pour son oeuvre, qui perdrait en intensité et en complexité de vie ce qu'elle gagnerait en clarté superficielle et en cohérence artificielle et réductrice. » (Michel, 1994, p. 80)

En ayant à l'esprit cette lecture du roman par l'un de ses spécialistes, le mot *révolte* fonctionne tel un axe transversal autour duquel s'arrangent, en réseau thématique, les révélations du comportement révolté du personnage éponyme et de tous ceux qui gravitent dans le roman. Les occurrences, qu'elles soient employées au singulier, au pluriel, sous une forme adjectivale ou verbale, univoques ou équivoques, semblent tisser tout un réseau sémantique homogène se référant à un comportement révolté dans le cas de l'abbé Jules. Par contre, celles – plus hétérogènes – qui apparaissent en lien avec d'autres personnages (Albert, l'évêque, le père Pamphile, la mère d'Albert (Mme Dervelle), la mère de Georges (Mme Robin) sont soumises à un contexte dramatique et émotionnel quelque peu différent, dévoilant au passage l'interaction entre les protagonistes du récit. Contrastant avec l'abbé Jules dont le comportement révolté apparaît sous la forme de réactions spectaculaires, d'agressions verbales – les leçons données à Albert – et écrites (*Semences de vie*) à travers lesquelles Mirbeau exerce une critique perspicace de toute la société de son temps, la révolte des personnages secondaires s'éparpille sous la forme d'émotions de résistance. Celles-ci sont liées plutôt à des situations de communication dans un contexte de vie quotidienne bour-

geoise et provinciale et possèdent une force liante connectant un personnage à un autre ou à soi-même, en approfondissant les relations ou en servant d'outil d'ironisation sur un caractère ou de caricaturisation d'un trait de caractère. On peut mentionner plusieurs exemples : la ruse et la mauvaise volonté de Mme Dervelle qui est mue par la convoitise de l'argent dans sa lutte pour la fortune supposée de l'abbé Jules ; le souhait de l'âme enfantine de s'évader de la solitude glaciale et la révolte psychique à cause du sentiment d'injustice déclenché par l'hypocrisie des adultes chez Albert ; les agressions physiques perpétrées par Mme Robin à l'encontre d'Albert et qui sont destinées à cacher sa jalousie maternelle ; la lutte de l'évêque, victime potentielle de chantage, entre les mains de Jules. En effet, on pense à la lettre dénonçant le testament d'une vieille femme attaqué par les héritiers légaux, que Jules, grand mystificateur, avait trouvée en cachette dans un tiroir à l'évêché. Ce document lui servira d'outil de chantage contre l'évêque innocent et tremblant de peur devant Jules. Même les efforts surhumains frôlant le grotesque du Père Pamphile, déployés pour la reconstruction à tout prix de sa chapelle fictive, peuvent être considérés comme des révélations émotionnelles de révolte, par rapport à Jules qui est en révolte constante à un niveau universel dans son comportement, dans ses critiques au vitriol.

En somme, les reprises lexicales du mot replacées dans leur contexte narratif dévoilent les émotions et les situations de résistance psychique. Souvent, lorsque cela touche des personnages secondaires, la révolte, davantage intérieure, est en quelque sorte la coloration lexicale d'un état d'âme, d'une émotion : indignation, mécontentement, colère etc.

Au-delà de ces remarques, c'est le parcours du personnage éponyme qui peut aussi se lire à travers la révolte. Ainsi, dans le chapitre III de la première partie du roman, un changement de point de vue narratif intervient : les récits d'épisodes du passé sont relatés par la grand-mère en tant que narratrice interne qui partage ses souvenirs personnels avec le petit Albert. D'ailleurs, les expériences vécues par l'enfant narrateur en tant que témoin ou participant actif dans le récit constituent un point de vue subjectif, et ces deux points de vue s'entrelacent. Des moments de transition peuvent s'estomper pour faire intervenir une omniscience faisant jaillir la nature révoltée de Jules à travers les reprises du mot révolte.

Les différentes apparitions dudit mot dans *L'Abbé Jules* semblent retracer son chemin biographique, son comportement depuis son enfance jusqu'aux moments dramatiques de son agonie : « Au collège, [...] Jules battait ses camarades, les dénonçait, *se révoltait* contre ses professeurs. » (p. 63)¹. L'usage de l'imparfait renforce le caractère répétitif de ce comportement où le mot révolte est plutôt synonyme de désobéissance obstinée habituelle du personnage principal, d'opposition acharnée aux normes requises par le sévère corps enseignant jésuite. « Cependant, les années qu'il passa

1. Les citations empruntées au texte de *L'Abbé Jules* se réfèrent à La Bibliothèque électronique du Québec : Collection À tous les vents, Volume 1032 : version 1.0. Édition de référence : Paris, Librairie Ollendorff, Vingt-deuxième édition. <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Mirbeau-Jules.pdf>

au séminaire marquèrent, dans son existence, une phase nouvelle [...] il s'acharna à dompter sa nature révoltée, tenta de l'assouplir aux écœurements de la discipline, [...]. » (p. 68) Dans ce passage, on se trouve en présence d'une expression sommaire : « nature révoltée », utilisée par la grand-mère d'Albert, et qui se réfère au caractère de l'abbé Jules devenu entre-temps séminariste. Expression qui fait revivre des souvenirs liés à une période relativement longue de la vie de Jules passée dans un environnement religieux qui occupe une place importante dans l'évolution de sa personnalité. Et qu'est-ce qui pourrait mieux refléter ce caractère révolté que les réactions psychiques de ses condisciples anonymes qui l'identifiaient à *Lamennais* : « Eux, [...] le détestaient. [...] et voyaient en lui, avec épouvante, l'apôtre de l'hérésie future, un iconoclaste, un assermenté, "un Lamennais". Car Lamennais, [...] représentait pour eux la dernière incarnation du diable. » (p. 72.)

Dans ce rapport entre religion et révolte, il y a bien entendu la messe célébrée par l'abbé Jules dans l'église de Viantais qui fait office de symbole, et ce, à plusieurs niveaux : dans la manière de célébrer la messe, dans le contenu de la prédication qui devient une énumération sans scrupules de ses crimes, dans les effets sur les fidèles qui provoquent des réactions sonores et des gestes outragés, dans le langage qui mélange des expressions profanes et ecclésiastiques. Il est à noter que l'abbé Jules célèbre toute cette messe en négligeant les rites initiaux et la liturgie de la Parole. Il ne respecte pas les différentes parties que comporte une messe : liturgie de l'eucharistie, rites de communion et rites de conclusion. Tout cela peut être considéré comme une révolte de type ecclésiastique. Mais au-delà de cette scène, le lexème révolte, sous sa forme substantive, est directement prononcé par Jules qui rappelle ainsi à ceux qui le connaissent à Viantais le comportement scandaleux de sa jeunesse : « – Mes très chers frères, s'écria-t-il, [...] C'est au milieu de vous que j'ai vécu cette vie mauvaise, que j'ai grandi, dans le doute, dans la révolte et dans la luxure. C'est au milieu de vous, [...], que je veux me frapper la poitrine. » (p. 74.)

À la différence d'une messe traditionnelle, Jules se met alors à se confesser en public. Ce qui blesse particulièrement les âmes des fidèles qui l'écoutent, c'est la liste hyperbolique de péchés scandaleux dans laquelle l'abbé ose apparier, d'une part, des verbes à contenu blasphématoire et d'autre part, le nom de Dieu, de la vierge Marie, de la Sainte Table et du Sauveur :

J'ai renié Dieu, et j'ai blasphémé son saint nom ; j'ai insulté aux douleurs du Christ, et j'ai outragé le ventre radieux, neuf fois immaculé, de la vierge Marie. J'ai méprisé ma mère, la créature sacrée dont je suis né, et j'ai haï les hommes, mes frères douloureux. J'ai menti, j'ai volé, j'ai repoussé du pied les infirmes et les pauvres, [...] je me suis approché de la Sainte Table, et j'ai donné au doux corps du Sauveur le lit fangeux d'une âme sacrilège... (p. 75)

À cela, Jules ajoute, sur un ton provocateur, le non-respect de certains interdits fondamentaux des Dix Commandements auxquels il a désobéi. Il en arrive à terminer cette série de violences verbales par une comparaison dans laquelle le comparant

« bouc » donne l'image d'une représentation animalière assimilée à l'acte de « fornicuer » : « sous l'infini regard de Dieu, *comme un bouc immonde, j'ai fornicué...* » (p. 75) Tout ce discours dégrade le registre du langage religieux en se construisant sur une éloquence forcée, une accumulation hyperbolique et invraisemblable de péchés nommés ouvertement par leur nom. Dans cet « acte d'auto-flagellation verbale », cette confession, « Jules utilise le langage de la religion pour discréditer les consolations illusoire que la religion est censée apporter. » (Ziegler, 2007, p. 71)

C'est donc dans ce contexte narratif que le lexème révolte apparaît à deux reprises pour susciter l'indignation. Le vocabulaire que Mirbeau met dans la bouche du prêtre provoque, ce qu'attestent les réactions des fidèles : « un long chuchotement, [...] des bruits de chaises, [...] des « hum ! hum ! » de toux effarées [...]. » (p. 75-77) À la sortie de Jules de l'église, ces bruits vont jusqu'à créer l'illusion d'une cacophonie assourdissante : « *sanglots*, [...] confusion de *bruits humains*, les uns sourds, les autres aigus, [...] semblables à des *gloussements*, à des *braiements*, à des *hennissements de bêtes* débandées. [...] » (p. 80). Le choc du début se transforme alors en une adoration outragée – et déplacée – grâce à des images hyperboliques : « [...] les têtes s'inclinaient, mouillées de larmes, *comme sur le passage d'un saint*. [...] Une mère [...], *le suppliant de bénir son enfant*, qu'elle lui tendait, paquet grimaçant, au bout des bras. Il la repoussa doucement. » (p. 81)

Outre sa forme substantive, soulignons que le lexème révolte apparaît aussi dans sa forme adjectivale vers la fin de la première messe célébrée par Jules à Viantais. Il est mobilisé de manière allusive en lien avec la faiblesse de la constitution physique de l'abbé : « corps chétif ». Il est aussi chevillé à sa révolte charnelle, impossible à refouler. Prêtant le rôle de Dieu à la Nature, l'abbé Jules la supplie de lui faire porter un poids extrêmement difficile, une croix faite d'un bois des plus lourds : ainsi se métamorphose-t-il en Jésus s'écroulant sous le poids de la Croix pour enfin entrer dans la Vie Éternelle. À cet endroit textuel, le discours se transforme en un acte de foi : « Ô Nature, sois l'implacable et maternelle tourmenteuse de *ce corps chétif, impudique et révolté*, et taille, dans le bois le plus dur et le plus lourd de tes forêts, la croix de rédemption, sous le fardeau de laquelle, ployé, je marcherai vers la clarté éternelle... » (p. 79)

Cette incantation à la Nature prend une dimension symbolique. Jules en fait l'éloge et la substitue à Dieu en lui adressant ses prières. La sanctification de la Nature dont il est question dans *L'Abbé Jules* se lit chez Ziegler sous la forme d'un « sévère Dieu le Père » que remplace « une image poétisée de la Mère Nature. » (Ziegler, 2013, p. 21-37) Par le jeu du vocabulaire, l'abbé s'adresse donc à la Nature en se métamorphosant en Jésus invoquant Dieu le Père et assumant toute la souffrance humaine jusqu'à la plus ultime : la mort. On peut même émettre l'hypothèse que la révolte de l'abbé s'affaiblit pour aboutir à son contrepoint, la foi chrétienne.

Cette première messe, emblématique à bien des égards, se situe sur le chemin de la carrière ecclésiastique de Jules, entre les études religieuses au séminaire et son poste de secrétaire à l'évêché. Destructrice au début de sa prise de parole, la révolte est, vers la fin du discours, canalisée, pour aboutir à un apaisement élogieux. Ainsi,

la révolte personnelle de Jules qui était tournée contre sa propre condition d'homme mais aussi contre les traditions religieuses se transforme en moteur d'une pulsion de vie plus grande et non en un acte simplement destructeur. Du moins, c'est ce que Mirbeau suggère quand cette première messe devient, dans l'évolution de la carrière de Jules, un chaînon important qui aidera le prêtre à obtenir le soutien de l'évêque pour devenir secrétaire à l'évêché et gravir de la sorte les échelons de la hiérarchie ecclésiastique.

Après cette cérémonie-emblème, l'apparition du motif de la révolte est liée cette fois à un phantasme bouleversant surgissant dans les visions de Jules à l'évêché. On se trouve en présence d'un mélange à la fois d'aspiration à la prière et de soumission instinctive au désir charnel qui le tourmente incessamment sans le vouloir, et qui l'incite à lutter contre lui-même :

La prière, non plus, ne le calma point ; agenouillé aux pieds du crucifix, *il voyait, peu à peu*, comme en un tableau célèbre, *le corps du Christ* osciller sur ses clous sanglants, quitter la croix, *se pencher*, tomber dans le vide, et *à la place du Dieu disparu, la Femme triomphante et toute nue, la prostituée éternelle* qui offrait sa bouche, son sexe, tendait tout son corps aux baisers infâmes. Alors, pour étouffer le monstre, il reprit ses courses furieuses à travers la campagne ; *il tenta de dompter*, à force de fatigues physiques, *la révolte charnelle* de ses sens déchaînés. (p. 217)

La révolte de la chair et l'expression des désirs plus ou moins conscients ou inconscients de Jules envahissent le roman et sont d'une intensité destructrice : la scène de prière devant le Crucifix au cours duquel Mirbeau nous incite à suivre la représentation imaginaire des désirs charnels du prêtre à travers la métamorphose du Christ en prostituée éternelle². Mirbeau joue sur les références visuelles dans le passage cité, substituant à l'image pieuse du Christ en croix l'image érotique de la *Tentation de Saint Antoine* de Rops – « tableau célèbre » auquel fait allusion le passage. Quant au contexte de cet imaginaire, révélation dramatique de désirs charnels incontrôlés, il se situe peu avant la grande agression verbale que Jules adresse aux représentants du clergé qui sont présents au dîner solennel rendu en hommage à l'évêque lors de la fête du mois de Marie. À cette occasion, on entrevoit la résistance de l'abbé Jules à l'hypocrisie cléricale. Le personnage jette au visage des prêtres une critique virulente : manque de dévouement, fuite devant la vie paysanne, abus de la mission de prêtre, indignité, avidité, instincts refoulés. Dans cette scène, également signe du comportement révolté de Jules, le langage cru et grossier rajoute un aspect revêche aux accusations qui s'amoncellent. L'auditoire est littéralement animalisé, ce que suggèrent des mots ou passages tels que « avec vos mufles de bêtes à l'engrais » (p. 223) ; « Retournez au purin... au crottin... » (p. 224.) Selon Yannick Lemarié, Jules « condamne, surtout, le mésusage de la parole avec tout ce que cela entraîne [...], le mensonge mène à la convoitise, puis à la haine et, enfin, à l'animalité » (Lemarié,

2. Il s'agit d'une projection tout droit issue de l'esprit de Jules.

2008, p. 29). Le contenu des reproches et la soudaineté de cette attaque verbale inattendue épouvantent l'évêque au point qu'il chassera Jules de l'évêché.

Au-delà de ces séquences narratives, soulignons que le lien qui unit révolte et religieux est un véritable fil directeur dans *L'Abbé Jules*. C'est le cas dans l'épisode de l'enterrement par Jules du Père Pamphile à Réno, juste après le scandale au dîner à l'évêché. Nous sommes pendant la deuxième visite³ que Jules rend au vieux révérend :

Mais *une révolte soudaine* le fit [Jules] bientôt se relever, la bouche crispée, le regard mauvais. Et tandis que son regard allait du carré de terre, au fond duquel gisait le Père Pamphile, à l'emplacement de l'église parsemé de ronces, et couvert de poussière, il songea : Ainsi, c'est donc ça, l'idéal ?... Un peu de poussière... de la boue... et des ronces ! (p. 234)

Le regard de Jules parcourt tout l'espace que le défunt identifiait avec sa chapelle fictive, s'accompagnant d'une bribe de monologue intérieur qui résume l'essentiel de sa révolte que l'on peut interpréter comme un sentiment de déception, de désillusion, d'opposition au christianisme dont l'idéal promis à ses fidèles, notamment la vie éternelle, n'est en réalité qu'un cadavre se putréfiant, comme c'est le cas de la « charogne » du père Pamphile. L'abbé Jules, après avoir enterré cet homme, se répand brusquement en constats désillusionnés, mettant en opposition l'idéal recherché et espéré, notamment l'amour, le sacrifice et la souffrance, Dieu et cette fin misérable de la vie humaine que symbolise la « charogne puante » du révérend Pamphile. Le cadavre condamné à une destruction définitive mis en parallèle avec la destruction des matériaux de construction destinés à la chapelle fictive pousse Jules à prononcer l'une de ses thèses fondamentales qui se résume ainsi : « Et l'amour et le rêve, après l'avoir dégradé, avili, sali de toutes les hontes, le tuent ignoblement... Le voilà maintenant !... Une charogne puante, dans un tas de boue !... Sur quelle déformation de la nature reposent donc les religions et les sociétés, ces mensonges ? » (p. 235)

De telles expériences de révolte tournées vers le monde extérieur laissent place ensuite à des moments où la révolte intérieure domine. Ainsi le verbe « révolter » peut-il servir à mettre en relief l'état d'esprit de l'abbé Jules et, tout particulièrement, la souffrance de son âme. Après avoir « pieusement enseveli » le père Pamphile, l'abbé reprend, malgré lui, son chemin vers Viantais. Pétri de doutes, et gardant à l'esprit sa confrontation avec le clergé, l'abbé Jules est tourmenté. Il ressent un sentiment de honte, antonyme du verbe « attendrir », suggérant de la sorte une résistance psychique qu'il est contraint d'étouffer. Aucune autre possibilité n'existe en réalité pour lui que de retourner à l'évêché : « Mais la tour de la cathédrale dominait la ville, plantait dans le ciel, couleur de pâle violette, sa masse carrée et toute sombre. Cette vision du pays qu'il allait quitter, chassé comme un mauvais serviteur, *l'attendrit et le révolta*, tout ensemble. » (p. 239) Ces émotions paradoxales semblent être en lien avec la situation dramatique : cette destination qui est la sienne préfigure un avenir incer-

3. Ce sera la dernière, précisons-le.

tain pour l'abbé en rébellion, fortement opposé à l'Église, au fond. Il suppose qu'un avenir sombre l'attend, avenir dont il a peur. Chemin faisant, la vue du pays natal vient provoquer en lui nostalgie, attendrissement, et crainte. L'émergence de la tour de la cathédrale peut amener le lecteur à plusieurs interprétations. Elle peut symboliser les injustices que l'abbé Jules avait dû souffrir ainsi qu'apparaître, au regard de l'obstination utopique de Pamphile à reconstruire sa chapelle à tout prix, comme un contrepoint architectural de la chapelle fictive du père Pamphile, rêveur, obsédé, dévot qui, par un jeu à effet prismatique, s' imagine une église dans ses illusions, laquelle n'est qu'un trou dans la réalité (Elthes, 2018). Âme bouleversée, l'abbé Jules apparaît comme un personnage en quête d'un sens et, par extension, des sens.

Entre toutes les révoltes, en effet, c'est celle de la chair qui paraît la plus complexe, étant donné que ce thème surgit à plusieurs niveaux : acte violent instinctif (Mathurine, épisode longuement détaillé au début du roman ; Mme Dervelle, épisode fugace relaté par la mère d'Albert, vers la fin du roman), phantasmes, visions (dans les pensées de Jules et dans son écrit à sujet théologique : *Semences de vie*), leçon philosophique donnée au jeune narrateur, Albert, (explication à propos de l'amour de deux moineaux sur un poirier, juste pour illustrer que dans la nature le péché de la chair n'existe pas), désir platonicien (Mme Servière, objet d'amour inatteignable pour Jules, symbolisé par « le coquelicot rouge » qui devient déclencheur psychologique pour faire lire par Albert, à haute voix, cinq extraits d'*Indiana* de George Sand, « livre affreux », anticipant le brûlement des livres et celle de la malle). Du reste, les réactions physiques de Jules qui accompagnent la lecture des extraits d'*Indiana* peuvent être considérées comme une avant-scène de l'agonie de Jules où le mot révolte, au pluriel cette fois, apparaît explicitement.

Le mot souligne les souffrances corporelles multipliées, poussées au paroxysme et impossibles à refouler, même quand le prêtre est prêt à mourir dans sa chambre chez les Capucins. Le petit Albert est un témoin indirect des moments de cette agonie s'accompagnant d'effets sonores qui s'entendent derrière le mur séparant l'enfant de son oncle aimé. La narration à la première personne d'Albert est d'un double intérêt. Le lecteur est mis en face non seulement des réactions de l'abbé mais aussi de leur survivance dans l'imagination enfantine :

[...] il m'était impossible d'écarter la terrifiante vision de mon oncle Jules, hideux de luxure. [...] Chaque rugissement, chaque étranglement, chaque convulsion, chaque hoquet que, distinctement, j'entendais à travers le mur, se représentaient physiquement à mon imagination, affectaient des formes visibles et tangibles, [...] Je restais là, écoutant *les révoltes dernières de ce cerveau maudit*, les derniers spasmes de ce sexe damné. (p. 438)

Celui qui est dépeint tel un damné confronte Jules à une réalité : l'éducation – religieuse – qu'il avait reçue et qui contraste avec les leçons de la nature, bien différentes.

Toutes ces séquences narratives tirées du roman dévoilent le héros et sa personnalité. Les moments de révolte, nombreux au demeurant, dévoilent les thèmes du ro-

man et le parcours des personnages : révolte contre l'hypocrisie religieuse, révolte de la chair ou encore révolte face à un idéal inatteignable. En sus, le traitement fictif des révoltes de l'abbé Jules met au jour la critique de la société par Mirbeau, ce que le héros éponyme comme les personnages secondaires qui vont nous intéresser à présent viennent étayer.

2. Échos émotionnels de la révolte chez d'autres personnages

Les occurrences lexicales de la révolte qui apparaissent en lien avec d'autres personnages, notamment Albert, l'évêque, le père Pamphile, la mère d'Albert (Madame Dervelle) et la mère du petit Georges, infirme (Madame Robin), jouent un rôle important du point de vue de la représentation des relations intra-personnages, mettant au jour les caractères des uns et des autres. Par ailleurs, plusieurs exemples de cette révolte incarnée par d'autres personnages que l'abbé Jules ont pour dénominateur commun la critique de la bourgeoisie : son hypocrisie, sa convoitise.

Commençons ce tour d'horizon des personnages par le petit Albert qui est dans l'attitude d'un enfant souffrant de solitude dans la maison parentale, désireux au fond de son âme s'en évader et pour qui le sentiment d'injustice est peu supportable. L'emploi de la forme transitive du verbe "révolter" exprime dans ce contexte narratif l'indignation, le mépris et la désillusion de l'enfant : « – Allons, mon petit Albert, sois gentil avec Mme Robin... Elle est si bonne pour toi. Cette recommandation, qui revenait à chaque instant, *m'exaspérait, me révoltait* dans tous mes sentiments de justice. » [...] (p. 45) Ajoutons qu'une crainte constante habite Albert à cause des « persécutions cruelles » secrètes de Madame Robin qui est, pour sa part, en constante révolte contre sa maternité, ne pouvant se réjouir de la santé et de la beauté d'un autre enfant, le sien étant infirme. Concernant Albert, beau et sain, en comparaison avec Georges, la femme du juge de paix s'avère hypocrite au point qu'elle utilise un ton aimable quand elle parle d'Albert ou à Albert en présence de sa mère. Cette attitude sournoise s'avère habituelle, comme l'emploi de l'imparfait en est la preuve, et blesse l'âme d'Albert, d'autant plus que Madame Dervelle l'invite à haute voix à se montrer reconnaissant envers Mme Robin pour sa bonté. La critique de l'hypocrisie est donc suggérée à travers les réactions psychiques d'Albert relatées dans son auto-narration et le mot d'ordre donné par sa mère, qui reflète la confiance quasi automatique d'une mère bourgeoise en une autre, sans la moindre intention de vouloir écouter son propre enfant.

Pensons aussi à la figure de l'évêque peureux qui lutte contre sa propre conscience, sans aucun vrai fondement d'ailleurs : « Je ne suis rien... Je ne puis rien... je suis désarmé », répondait-il [l'évêque] *aux secrètes révoltes de sa conscience*, [...] Cette étrange manie devint si forte qu'il ne voulut plus prononcer ni écrire certains mots, tels que « fortune... héritage... avocat... vieille femme [...] » (p. 90). N'oublions pas que, selon le contexte narratif, l'abbé Jules trouve une lettre dans le tiroir de l'évêque, lettre qui dénonce le fait que celui-ci a hérité une petite fortune d'une vieille femme dont les hé-

ritiers légaux ont attaqué le testament avec l'aide d'un avocat. L'évêque est innocent, mais bien qu'il ait refusé le testament et soit sorti gagnant du procès, il se sent de plus en plus coupable, le temps passant. De plus, cette histoire de testament devient un outil de chantage entre les mains du mystificateur Jules : il l'utilisera de manière dissimulée à l'encontre du pauvre évêque lors de la préparation du mandement de Carême scandaleux et à l'occasion de sa sortie verbale grossière pendant le dîner solennel à l'évêché. L'expression « secrètes révoltes » renvoie donc aux remords de l'évêque en dépit de son innocence et la situation dramatique dans laquelle s'imbrique cet épisode, et fait allusion à l'âpreté au gain non pas de l'évêque mais des héritiers légaux.

Quant au Père Pamphile, il est associé au mot "révolte" précédé de l'adjectif qualificatif « obscures », venant par là renforcer le grotesque de la figure du vieux révérend, obsédé par l'idée de reconstruire la chapelle des Trinitaires de ses rêves. Pour accomplir ce dessein, Pamphile se permet de commettre des péchés en pensée, rêvant de pécher aussi par action, alors que, comme prêtre, il ne devrait trahir aucun des Dix Commandements de Dieu et respecter à la lettre tous les interdits qu'ils véhiculent :

« Quelquefois, après les mauvaises journées, devant les recettes maigres, *d'obscures révoltes* grondaient en lui [*le Père Pamphile*] ; mêlant à ses pensées confuses le ressouvenir *des histoires de pirates* dont sa mémoire de Trinitaire était remplie, il se surprenait à rêver de *hardis coups de main*, de *vols grandioses*, de bandes armées à la tête desquelles *il rançonnerait des peuples*. (p. 160)

Ainsi devient-il révolté dans son comportement imaginaire en écho à l'abbé Jules. À partir du motif de la quête d'argent – désir de construire sa propre bibliothèque, pour l'abbé Jules, et obsession de reconstruire la chapelle démolie, pour le Père Pamphile – Mirbeau crée un jeu de symétrie entre la bibliothèque imaginée de l'abbé Jules et la chapelle illusoire du Père Pamphile. « Il [*Jules*] en était arrivé à s'accrocher à la possibilité *d'expédients malhonnêtes* » (p. 141), et « élargissant ses rêves, il travaillait à inventer des pèlerinages perfectionnés, à *exhumer des saints miraculeux*, à découvrir chez la Vierge des *vertus inédites et surtout exploitables* » (p. 141). L'abbé Jules, à la seule différence qu'il a vraiment volé des louis d'or sur la cheminée de l'évêque, s'avère donc, d'une certaine manière, le miroir du père Pamphile en ce qu'il se passionne pour un idéal dont la réalisation s'avère impossible, du fait du manque d'argent, au point de rêver d'actions absurdes – même de crimes – pour parvenir à accomplir cet idéal.

Pensons également à d'autres personnages, les Dervelle. Il est à noter que les différences de leur caractère se révèlent dans les bribes de dialogue citées ci-dessous, faisant jaillir un réseau de forces de rapports intrapersonnels qui lient entre eux Jules et les Dervelle :

– Si seulement nous avons une bonne épidémie, de temps en temps ! Mais ma mère *se révolta*. D'une voix dure, accompagnée d'un geste résolu : – Non !... décida-t-elle...

Il ne sera pas dit qu'on se sera moqué de nous ainsi... Je suis déterminée à me défendre ! D'abord... D'abord, il faut que tu ailles aux Capucins !... (p. 341)

Le verbe réfléchi se révolter exprime le mécontentement de Mme Derville, bourgeoise provinciale typique, âpre au gain, nourrie par la soif d'argent, qui soupçonne, hypothétiquement, et par mauvaise volonté, que l'abbé Jules se retire dans sa propriété chez les Capucins pour leur cacher sa fortune. Dans une lutte imaginée à l'avance pour récupérer cette fortune supposée, le comportement de Mme Derville, accompagné d'une gestuelle et d'un ton quasi- « militaires », allant jusqu'à donner l'ordre à son mari d'espionner Jules, frôle déjà le grotesque.

Outre cette scène, on peut également mentionner la lecture par le notaire du testament provocateur de l'abbé Jules, document qui s'avère à lui seul une révolte contre l'Église cette fois : « Au premier prêtre du diocèse qui se défroquera, à partir du jour de ma mort, je lègue, en toute propriété, mes biens meubles et immeubles, composés ainsi qu'il suit [...] » (p. 444). La principale motivation poussant à embrasser la carrière ecclésiastique en milieu paysan est celle de l'argent. La catégorie sociale la plus concernée est celle des villageois nés pauvres qu'il qualifie de « paysans révoltés » : « Le métier de prêtre attire surtout les paresseux [...] Si la plupart de ces tristes êtres, paysans *révoltés* et envieux étaient nés riches, ils n'auraient pas songé une seule minute à entrer dans les ordres, et si la fortune leur arrivait, tout d'un coup, presque tous s'empresseraient d'en sortir. » (p. 443, 444) Cette séquence narrative produit un effet de choc sur les membres de la famille qui, en héritiers légaux, s'attendaient à une fortune considérable.

L'ironie de Mirbeau veut que ce soit par rapport à la figure caricaturale de Madame Robin que le lexème « révolte » apparaisse ici pour la dernière fois dans le roman. Madame Robin éclate en « cris de révolte » exprimant sa stupéfaction et prenant, de la sorte, un caractère invraisemblablement caricatural : « En entendant la lecture du testament, ma mère eut peine à se contenir ; Mme Robin poussa *des cris de révolte* ; M. Robin s'exclama : – Il est nul, nul, nul !... C'est un autel à l'impiété, à l'immoralité... Il est nul !... Et comment délivrer ce legs au premier défroqué !... Il est nul. » (p. 450, 451). La reprise du lexème est inhérente à la parole émotive qui exprime, en définitive, dans ce contexte, le mécontentement, l'indignation, la colère et la stupéfaction de la part d'une observatrice extérieure, Mme Robin, qui s' imagine être concernée elle-même, tellement elle se met à la place des héritiers, partageant les mêmes préoccupations bourgeoises. On peut donc y voir un cri du coeur de la cupidité bourgeoise partageant la souffrance de la perte d'un héritage qui ne lui est pourtant aucunement destiné.

Tout bien considéré, ces quelques exemples donnent à voir autrement les personnages, modulant des réactions d'ordre émotionnel derrière lesquelles Mirbeau bâtit une féroce satire sociale.

Cet article s'est attaché à suivre le motif de la révolte dans *L'Abbé Jules* en utilisant le texte du roman comme outil d'analyse à travers les reprises lexicales du mot et de

ses dérivations. Ayant fait parler le texte à la lumière de citations empruntées au fil du récit, et sans prétendre à l'exhaustivité, on peut entrevoir, à travers le comportement révolté du personnage éponyme, des liens avec les étapes décisives de son parcours et de celui d'autres personnages guidés par leurs émotions de mécontentement, d'insatisfaction qui les conduisent à des moments de résistance frôlant quelquefois l'absurde. Outre ces attitudes, *L'Abbé Jules* met au jour, via la révolte, la médiocrité de la bourgeoisie provinciale, son appétit d'argent, ses faiblesses, son hypocrisie. Mais le tableau cruel dépeint dans ce roman, c'est aussi la représentation critique, encore une fois par le biais du motif de la révolte, de la corruption des représentants du clergé, des cris d'alarme de l'âme enfantine, solitaire, étouffée dans la famille. Loin de représenter une catégorie quantitative, par rapport à l'ensemble du corpus textuel, il est important de constater que les reprises lexicales du lexème « révolte » fonctionnent dans *L'Abbé Jules* en tant que points de repère sémantiques amplificateurs servant à graver dans la mémoire émotionnelle du lecteur l'essentiel du caractère du personnage éponyme ainsi que les traits de caractère remarquables des autres personnages. Bien sûr, des analyses d'autres sous-thèmes – en lien avec la révolte – invitent à des recherches, selon les catégories établies dans l'introduction : variations de la révolte charnelle, ou révolte refoulée, imaginaire de l'enfant, (Albert, Georges), ou encore insertion d'éléments de révolte dite d'*ornementation* dans le texte, comportements révoltés anonymes. Ce sont là autant de pistes qui permettraient de poursuivre ce parcours construit autour d'un motif central permettant, au-delà du cas de ce roman, de considérer ou reconsidérer les grands combats de l'homme de lettres Mirbeau : la critique de la société et des institutions, Famille et Église en tête.

RÉFÉRENCES

- Élthes, A. (2018). Architecture réelle, architecture fictive dans *L'Abbé Jules* : le cas de la chapelle du père Pamphile. *EXCAVATIO*, Vol. XXX. Émile Zola, Octave Mirbeau and Naturalism. <http://aizen.zolanaturalismassoc.org/excavatio/archives/v30.html>
- Lemarié, Y. (2008). *L'Abbé Jules* : Le Verbe et la Colère. *Cahiers Octave Mirbeau*, 15, Société Octave Mirbeau, 18-33.
- Michel, P. (1994). Aux sources de *L'Abbé Jules*. *Littératures*, 30, 73-87.
- Michel, P. (2003). *L'Abbé Jules*. Préface. Éditions du Boucher, Société Octave Mirbeau, 3-18.
- Mirbeau, O. (s.d). *L'Abbé Jules*. Paris : Librairie Ollendorff, Vingt-deuxième édition. <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Mirbeau-Jules.pdf>
- Ziegler R. (2007). Le roman cinéraire d'Octave Mirbeau : *L'Abbé Jules*. Dans *Passions et anathèmes*, Actes du Colloque de Cerisy, 2005, (p. 69-80). Caen : Presses universitaires de Caen.
- Ziegler, R. (2013). Religion et illusion dans *L'Abbé Jules*. *Cahiers Octave Mirbeau*, 20. Société Octave Mirbeau, 21-37.

ANNEXE

Tableau contenant les occurrences lexicales du lexème révolte commentées dans le corps de l'article

VERBES	ADJECTIFS	SUBSTANTIFS	Page
Ma mère se révolta ...[...]			341
	[...] nature révoltée [...]		68
		[...] des cris de révolte ;	451
	[...] ce corps chétif, impudique et révolté [...]		79
		[...] une révolte soudaine, [...]	234
Cette vision du pays [...] l'attendrit et le révolta, [...]			239
		[...] les révoltes dernières de ce cerveau [...]	438
	[...] paysans révoltés [...]		444
		J'ai grandi, dans le doute, dans la révolte et dans la luxure [...]	74
Cette recommandation [...] me révoltait.			45
Jules se révoltait [...]			63
		[...] répondait-il aux secrètes révoltes de sa conscience, [...]	90
		[...] d'obscurcs révoltes grondaient en lui ; [...]	160
		[...] la révolte charnelle de ses sens déchaînés.	217

RÉSUMÉ : La révolte est un motif clé dans le roman d'Octave Mirbeau, *L'Abbé Jules*. En suivant le fil du récit et en replaçant les occurrences dans leur contexte narratif, l'article s'intéresse aux répétitions lexicales du mot et à ses dérivations. Les répétitions de ce mot mettent au jour les personnages : leur psychologie, leurs cheminements et leurs interactions. L'étude s'attache tout particulièrement à considérer le rapport entre la révolte et le personnage éponyme, lequel s'inscrit dans un contexte à la fois historique, religieux et culturel. Ainsi le rapport à la religion est-il au cœur d'une révolte significative chez l'abbé Jules, révélant au passage les contradictions qui le caractérise. Loin d'être une simple « ornementation », la révolte, axe de lecture transver-

sal, dévoile des réseaux sémantiques et thématiques. Ces derniers, au-delà de la seule fiction, mettent au jour le regard critique de Mirbeau sur la société qui lui est contemporaine : famille, Église, comportements humains.

Mots-clés : Octave Mirbeau, *Abbé Jules*, lexèmes, dérivations, Église

The Motif of Revolt in the Text of Octave Mirbeau's *L'Abbé Jules*

ABSTRACT: Revolt is the leitmotif in Octave Mirbeau's novel *L'Abbé Jules*. By means of following the story line and placing the occurrences of the word in their narrative context, the article looks at the lexical repetitions and its derivations. The recurrences of "revolt" throw light on protagonists: their psychology, their path, their interactions. The study focuses in particular on the relationship between revolt and the eponymous character, as set in a historical, religious and cultural context. The relationship with religion is at the heart of a significant revolt by Abbé Jules, exposing in the process the contradictions that characterise him. Far from being a mere 'ornament', revolt is a cross-cutting theme that reveals semantic and thematic networks. These go beyond fiction to disclose Mirbeau's critical view of contemporary society: the family, the Church and human behaviour.

Keywords: Octave Mirbeau, *Abbé Jules*, lexemes, derivations, Church